

Édito :

Cette semaine de cinéma n'est pas tendre avec son public. Entre la profonde pourriture du système décrié dans *She Said*, son autodestruction inévitable dans *Le Menu* et les sordides informations révélées par la presse (sur la pop star sino-canadienne Kris Wu Yifan notamment, mais surtout sur l'affaire Sofiane Bennacer) qui semblent corroborer le propos des films précédents, le spectateur assidu doit encaisser et assimiler beaucoup des messages de désillusion qui ont fait tomber certains adultes dans le cynisme le plus contre-productif. À côté, le fait réel de l'infanticide de *Saint Omer* et le cannibalisme fictif de *Bones and All* demandent aux cinéphiles un certain goût du macabre pour dûment apprécier les nouvelles sorties. Sur Netflix, on capitalise aussi sur ce genre d'attitude avec la nouvelle série autour de l'univers de la famille Addams : *Mercredi*. Par essence, un personnage de Charles Addams est à la fois un décalque de la famille américaine moyenne et son absolue inverse moral. C'est l'incongruité de ce mélange qui était le principal ressort comique de ses cartoons. La série *Mercredi* sortie sur Netflix a rentré l'imaginaire ainsi créé dans le moule de la série scolaire pour adolescents. Ainsi, Pugsley est malmené à son école par des brutes de bas étage et Mercredi est parfois prise d'une irrésistible envie de sauver les malheureux en danger de mort. On a le droit d'en être déçu, mais ce serait de la malhonnêteté intellectuelle que de se plaindre d'un manque de fidélité aux cartoons tant l'origine du mythe est flou. C'est d'ailleurs pour la série TV de 1964 que Charles Addams a nommé chaque personnage, auparavant réduits à de simples concepts. Dans cette série, Mercredi est une enfant joyeuse et souriante, presque normale si on oublie son amour pour les araignées et les décapitations. Gothique avant que le gothique ne soit à la mode, la famille est aujourd'hui astucieusement (ou maladroitement) utilisée comme un modèle pour certaines minorités. G.V.



Charles Addams Wednesday

Actu de la semaine

Le 4 novembre dernier (l'actu est donc un peu en retard, je l'admets), l'AAFA (Actrices et Acteurs de France Associés) dévoilait un comptage des rôles sur l'ensemble des films français de 2021. L'âgisme dont font preuve les productions contemporaines devient alors évident. Si en France, les femmes et les hommes de plus de 50 ans représentent chacun environ 25 % de la population, au cinéma seul 16 % des rôles sont donnés à des acteurs dépassant cette limite, et surtout seulement 7 % à des actrices cinquantenaires ou plus. L'étude remarque aussi que, même si l'on prend uniquement en compte les films de réalisatrices, seul 8,5 % des rôles sont donnée à des femmes de plus de 50 ans, ce qui n'est pas beaucoup mieux. Les chiffres de 2019 (8 %) et 2020 (9 %) étaient presque aussi bas. Dans tous les cas, on n'observe pas encore d'évolution significative sur cet aspect-là de la distribution. G.V.

Critiques de la semaine

4 films sortis mercredi dernier

Le Menu

En 2019, *The Menu* figurait sur la Black List (regroupant les scénarios non-produits préférés des producteurs de l'industrie du cinéma états-unien). Originellement prévu pour Emma Stone, le film est annoncé en 2020 avec Anya Taylor-Joy en tête d'affiche.

Ce qui saute aux yeux, dès la bande-annonce, c'est qu'il s'agit d'un vrai projet de studio. Le réalisateur Mark Mylod (qui a réalisé beaucoup d'épisodes de séries en tout genre, notamment *Games Of Thrones*) et le directeur de la photographie Peter Deming (de *Evil Dead 2* à *Insaisissables 2*) sont des faiseurs talentueux, redoublants d'astuces pour rendre ce thriller divertissant et surprenant. Si on lui en demande davantage, le film peut alors décevoir. La lutte de classe qui motive les cuisiniers est déjà tellement ancrée en chacun d'eux qu'on a du mal à éprouver de l'empathie, d'ailleurs le film n'essaye pas vraiment de s'apitoyer sur eux. Le staff, ce n'est rien d'autre que les artisans du spectacle.

Si on le compare à *Knives Out*, *The Menu* semble donc manquer terriblement d'impact. Cependant, l'affrontement central du film n'oppose pas les riches et les pauvres, mais la vision du Chef et celle de Margot, l'un ayant dû quitter son milieu pour son travail, l'autre non. Le véritable malheur des personnages du film, qu'ils soient servis ou servants, c'est la résignation. G.V.



She Said

On sait à quel point il est délicat d'aborder un sujet aussi grave et médiatisé que celui des agressions sexuelles à Hollywood. Pour autant, il est presque impossible de faire le moindre reproche à Maria Schrader, la réalisatrice de *She Said*, qui dépeint l'affaire Weinstein avec une précision et un engagement total, autant sur la forme que sur le fond.

Megan Twohey et Jodi Kantor, deux journalistes du *New York Times*, enquêtent sur les abus sexuels du célèbre producteur Hollywoodien Harvey Weinstein. À l'origine du mouvement #MeToo, cette enquête a eu des répercussions sociétales majeures à l'échelle planétaire.

Le développement de l'affaire qui a ébranlé Hollywood est précis et engagé, sans jamais être théâtral ou désintéressé. Le jeu impeccable et juste des acteurs rend leur engagement particulièrement poignant. Pour souligner ce dévouement, Maria Schrader redouble d'ingéniosité. Par exemple, la réalisatrice préfère cacher le visage d'Harvey Weinstein afin de ne pas en faire maladroitement une des "stars" du film. À cette mise en scène maîtrisée s'ajoute la très belle photographie de Natasha Braier et la bande originale captivante de Nicholas Britell. À voir absolument ! J.L.

Saint Omer

Une femme a laissé son enfant mourir sur la plage. Fait divers ayant eu lieu en 2016 dans la ville de Saint-Omer, le film met en scène le procès de la fictive Laurence Coly, mère filicide. Le film avait éveillé ma curiosité avec ses deux prix remportés et sa sélection pour les Oscars 2023, mais j'en suis sortie interrogée sur sa visée. Alice Diop nous fait assister à ce procès avec le personnage de Rana, jeune autrice en devenir, qui suit ce dernier afin d'écrire une histoire. Très rapidement, on ne comprend pas dans quelle direction nous emmène le film : quelques scènes nous donnent des aperçus de la vie de Rana, la relation fragile avec sa mère, celle peu évocatrice avec son compagnon. Puis, on se retrouve embarqué dans la plus grande partie du film : le procès, où l'on est éloigné de Rana et de sa vie et où l'on assiste désormais au jugement de Laurence Coly. Le désintéressement commence à se faire sentir dans la salle, avec de longs plans fixes où l'actrice déclame son texte de façon théâtrale sans pour autant bouger d'un centimètre, le visage monolithique. On se questionne tout de même sur les intentions du film durant ces interminables plans, parfois une musique s'ajoute et donne une dimension intéressante à la scène. On se demande si le film va prendre un virage qui nous sortira de l'ennui mais cela reste encore une piste lancée sans suite. S.M.



Bones and All

Six ans après la sortie du très célèbre *Call me by your name*, le réalisateur italien Luca Guadagnino échange une histoire d'amour à la dolce vita contre un conte sur le cannibalisme avec *Bones and All*.

La présence de Timothée Chalamet est bien évidemment l'atout principal du film, malgré son apparition tardive (qui souligne d'ailleurs la longueur du film). Il éblouit toujours grâce à son talent et sa capacité à incarner des personnages. Et ce n'est pas chose facile que d'incarner un personnage aussi complexe que celui de Lee, jeune vagabond aux penchants gustatifs plus que douteux.

On se dit que pourquoi pas, ça peut marcher, et on porte à croire que la facilité du réalisateur à magnifier «l'amour-impossible» fera de *Bones and All* un grand film. Pourtant, c'est tout le contraire: la relation entre Lee et Maren (Taylor Russell) ne prend pas, peut-être parce qu'ils passent plus de temps à grignoter des corps qu'à discuter.

Le thème du cannibalisme n'apporte rien d'autre que du gore et de la gêne, bien mieux traités dans d'autres films comme notamment *Grave* ou *Delicatessen*. On retrouve cependant le talent de Guadagnino pour créer de belles images, c'est ce que l'on retient de mieux dans ce film. G.D.

Le top 3 des meilleurs films avec des cannibales au cinéma

La sortie cette semaine de *Bones and All* nous invite à redécouvrir les meilleurs films qui mettent en scène des cannibales au cinéma.

1. *Le Silence des agneaux* - 1991 - Jonathan Demme

Parce qu'on ne détrône pas Hannibal Lecter...

2. *Massacre à la tronçonneuse* - 1974 - Tobe Hooper

Le chef-d'œuvre de *Tobe Hooper*, sorti il y a bientôt cinquante ans. Toujours aussi délectable !

3. *Cannibal Holocaust* - 1980 - Ruggero Deodato

"I wonder who the real cannibals are..."

Car les meilleurs films sur le cannibalisme sont ceux qui questionnent sans détour la nature de notre humanité. J.L.

Carte Blanche

Une pensée libre, conclusive ou non, autour du cinéma ou à côté.

Bon. Je vais parler de *Black Panther : Wakanda Forever*. Vous me connaissez, l'objectivité sur le MCU, ce n'est pas mon fort, mais je vais faire des efforts. Promis. Après *Thor : Love and Thunder* qui était médiocre, ça rassure de voir que Marvel peut conserver la qualité qu'on lui connaît. Certes, on y retrouve également ses défauts de CGI (mais bossez sur cette foutue armure bon sang !), je le concède. Mais sinon, le scénario, articulé autour des conséquences de la disparition de T'challa, fait sens et porte l'émotion de la perte de ce personnage et de l'acteur qui l'a incarné. Le film est encadré par deux scènes très fortes en émotion. Reproche récurrent, le film est accusé de se reposer sur l'émotion et de ne rien proposer d'autre. Balivernes. Namor est un très bon méchant, bien construit, et qui pour moi est très prometteur pour le MCU. Les motivations de Shuri pour devenir Black Panther sont logiques, tout comme l'identité de l'ancêtre qui la conseille lors de sa transformation. Seule ombre au tableau pour moi : Ironheart. Je n'arrive pas à la prendre au sérieux. L'écho à la scène iconique de Iron Man est trop poussé et n'est pas naturel du tout. Ça reste peu de choses par rapport à ce qu'apporte le film au MCU : un nouveau peuple qui amène de nouveaux enjeux et une bande son excellente, de superbes scènes de combat, bref, l'héritage de T'challa. E.M.

